



europa

revue littéraire mensuelle

ANTOINE
EMAZ

GASTON
MIRON

SERGE SAUTREAU

POÈTES AFRO-AMÉRICAINS

mars 2015

Né en 1955, **Antoine Emaz** est aujourd'hui considéré comme l'un des poètes français les plus importants de sa génération. Il a suivi un chemin de grande exigence, conforté par les hauts exemples de Pierre Reverdy et André du Bouchet. La poésie pour Antoine Emaz est indissociable de la vie. « Elle est à chaque fois invention d'un écrire-vivre, une tension de langue contre ce qui nous rend muets. » La force et la précision sensible de son œuvre vont de pair avec son dépouillement, sa nudité, sa retenue. Si son apparente précarité nous bouleverse, dans son attention à l'ordinaire des jours, au travail humain, à la fatigue, c'est qu'on y sent obstinément palpiter une parole soucieuse de dire le plus justement possible notre relation au monde. Même quand il y a « peu à voir sauf le ciel et la lumière qui baisse », même quand tombe « une pluie fine de rien », même quand le corps et le cœur sont harassés, la possibilité d'une parole demeure. La voix qui parvient jusqu'à nous, un peu mate et presque assourdie, a prêté tant d'attention à l'inaperçu qu'au moment de la lecture, au moment de la rencontre et du partage, l'émotion que l'on sent poindre a le pouvoir de ranimer la vie. Le refus de toute emphase et le choix résolu de la sobriété finissent par révéler au cœur des jours une clairière inépuisable. Et c'est ainsi que sans meurtrir les sources du souffle et du silence, cette voix nous parle de ce qui nous maintient malgré tout à hauteur humaine dans un monde où nous avons de plus en plus de mal à respirer.

Antonio Rodriguez, Antoine Emaz, Dominique Viart, Dominique Rabaté, Michel Collot, Béatrice Bonhomme, Ludovic Degroote, Jean-Patrice Courtois, Emmanuel Laugier, Gérard Titus-Carmel, Lionel Destremau, Albane Gellé, Jean-Michel Maulpoix, Djamel Meskache, Matthieu Gosztola, Monique Tello, Pierre Emtaz.

GASTON MIRON

Gaston Miron (1928-1996) est à la fois l'une des voix majeures de la poésie contemporaine et une figure centrale de la période de foisonnement littéraire qui accompagna la transformation du Québec pendant la Révolution tranquille. Il aura longtemps éprouvé « le sentiment dévorant de disparaître sur place de ce peuple qui n'en finit plus de ne pas naître ». Son combat passait par la poésie, en tant que « voix donnée au muet et puissance de conjonction ». Il n'entendait pourtant pas limiter son œuvre aux circonstances qui l'avaient nourrie et se voulait « un contemporain de toutes les époques ».

Jonathan Livernois, Delphine Rumeau, Pierre Nepveu, Xavier Garnier, Dominique Combe, Yvan Lamonde, Martin Jalbert, Serge Pey.

SERGE SAUTREAU

Kadhim Jihad Hassan, Christophe Béguin, Samuel Dudouit, Pablo Durán, Malek Abbou, Serge Sautreau.

POÉSIE AFRO-AMÉRICAIN

Audre Lorde, June Jordan, Yusef Komunyakaa, Nathaniel Mackey, Melvin Dixon, Sapphire, Patricia Smith, Nikki Finney, Claudia Rankine, Jamaal May.

CHRONIQUES



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

ANTOINE EMAZ

Antonio RODRIGUEZ	3	L'intimité ordinaire.
Antoine EMAZ	11	Tête.
Dominique VIART	14	Antoine Emaz, le contemporain.
Dominique RABATÉ	25	« Respirer un peu ».
Michel COLLOT	34	Antoine Emaz, lecteur d'André du Bouchet.
Antonio RODRIGUEZ	41	L'homme est un végétal sensible.
Béatrice BONHOMME	53	Articulation du réel et du poétique.
Antoine EMAZ	63	En passant.
Ludovic DEGROOTE	71	Une digue avec Antoine Emaz.
Jean-Patrice COURTOIS	80	Dans le « courage d'être soi ».
Emmanuel LAUGIER	88	Écrire voir.
Gérard TITUS-CARMEL	95	Le poids de l'air.
Lionel DESTREMAU	108	<i>En MArge Z.</i>
Albane GELLÉ	111	Cher Antoine.
Jean-Michel MAULPOIX	113	Notes de la lichénée bleue.
Djamel MESKACHE	121	Force.
Matthieu GOSZTOLA	122	Être là parmi les choses.

GASTON MIRON

Jonathan LIVERNOIS	133	Miron aujourd'hui.
et Delphine RUMEAU		
Pierre NEPVEU	137	Désir d'être.
Xavier GARNIER	150	Pour une écologie du poète Miron.
Dominique COMBE	160	Gaston Miron à Paris, la question coloniale.
Yvan LAMONDE	170	Une poétique de la décolonisation.
Martin JALBERT	176	La passion politique de <i>L'Homme rapaillé</i> .
Delphine RUMEAU	185	Tombeaux de Gaston Miron.
Jonathan LIVERNOIS	196	Retour à ce qui commence.
Serge PEY	206	Lettre à Gaston Miron.

SERGE SAUTREAU

Kadhim Jihad HASSAN	215	Toutes les cordes de l'arc.
Christophe BÉGUIN	222	Le clavecin sans secret de Serge Sautreau.
Samuel DUDOUIT	226	Surprendre avec.
Pablo DURÁN	231	En pure perte de soi.
Malek ABBOU	235	Un tigre manque à sa proie.
Serge SAUTREAU	239	Matins du siècle.
Serge SAUTREAU	246	Critique du programme Golgotha-Eiderfoot.

POÉSIE AFRO-AMÉRICAINÉ

255

Marilyn HACKER, Audre LORDE, June JORDAN, Yusef KOMUNYAKAA,
Nathaniel MACKEY, Melvin DIXON, SAPPHERE, Patricia SMITH,
Nikki FINNEY, Claudia RANKINE, Jamaal MAY.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÉBRE 291 Briser « le silence de glace ».

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT 297 Le dernier à rendre les armes.

Le théâtre

Karim HAOUADEG 303 Régler leur compte à la maladie et à la mort.

Le cinéma

Raphaël BASSAN 306 Une géographie des utopies.

La musique

Béatrice DIDIER 309 De Rameau à Mozart.

Les arts

Jean-Baptiste PARA 315 L'ambigu et l'oscillatoire.

NOTES DE LECTURE

318

POÉSIE

François VILLON : *Œuvres complètes* (« La Pléiade »), par Matthieu Gosztola.
Gilles JALLET : *Œuvres poétiques — Contre la lumière*, par Baldine Saint Girons.
André VELTER, Ernest PIGNON-ERNEST : *Le Tao du Tоро*, par Alain Freixe.
Max de CARVALHO : *Les Degrés de l'incompréhension*, par Matthieu Gosztola.
Nicanor PARRA : *Casse-tête. Dix poèmes et antipoèmes*, par Michel Ménaché.
Hugo MUJICA : *Vent dans le vent*, par Christian Vigié.
Roselyne SIBILLE : *Ombre Monde*, par Estelle Fenzy.
Claude CHAMBARD : *Tout dort en paix, sauf l'amour*, par Sèrgi Javaloyès.
Joanna POLLAKÓWNA : *Avare clarté*, par Cécile Oumhani.

ROMANS, RÉCITS

Nicoles CALIGARIS : *Ubu Roi*, par Anne Roche.

François SALVAING : *818 jours*, par Michel Besnier.

Anna SEGHERS : *Trois femmes d'Haïti*, par Jean Guégan.

Vies imaginaires. De Plutarque à Michon. Textes choisis et présentés par Alexandre Gefen, par François Souvay.

Youssef FADEL : *Un joli chat blanc marche derrière moi*, par Hervé Sanson.

Marguerite DURAS : *Œuvres complètes*, III, IV (« La Pléiade »), par Matthieu Gosztola.

Bruno DOUCEY : *Si tu parles Marianne*, par Michel Ménaché.

Mika ETCHEBÉHÈRE : *Ma guerre d'Espagne à moi*, par Jérôme Duwa.

Jean-Pierre NAUGRETTE : *Pelé, Kopa, Banks et les autres...*, par François Cornilliat.

Pascaline MOURIER-CASILE : *Paula toute seule*, par Béatrice Didier.

Christine MONTALBETTI : *Plus rien que les vagues et le vent*, par Béatrice Didier.

ESSAIS, DIVERS

Mission Pierre Savorgnan de Brazza, Commission Lanessan : *Le rapport Brazza. Mission d'enquête du Congo : rapports et documents (1905-1907)*, par Jean-Kely Paulhan.

Édith BOISSONNAS, Henri MICHAUX, Jean PAULHAN : *Mescaline 55*, par Tristan Hordé.

Georges DIDI-HUBERMAN : *Sentir le grisou*, par Cyril Anton

ANTOINE EMAZ

L'INTIMITÉ ORDINAIRE

Nous sommes dans une salle à manger, à l'arrière d'une maison angevine, pas loin du Palais de justice, chez Antoine Emaz. Lui, voûté en bout de table, bourre sa pipe, un tableau flamboie derrière sa tête, un monochrome sombre et profond, rouge ou noir, une sorte de pépite de charbon suspendue au mur blanc, qui s'allume près de sa tête dès qu'il parle. Nous sommes dans la banalité de la vie qui n'est pas si banale, ici dans une demeure de la poésie au centre d'Angers. Dans cette banalité, il y a une table, des chaises, des piles de livres, une grande baie vitrée qui donne sur le jardin ; dehors le temps est maussade, un éternel gris Loire à la Debré, on repère l'atmosphère, on ressent un rythme, la glycine émerveille. L'homme sait accueillir, il a fait à manger, maintenant on digère, on boit, on fume, on parle beaucoup, on parle comme des assoiffés, comme des morts de faim. On se dit tout de suite : tiens, celui-là, il ne joue pas, je veux dire, c'est un écrivain qui ne fait pas l'écrivain. Rare. On a soif, vous comprenez, on a soif, c'est insensé ce qu'on a soif ici. Cela fait cinq mille ans qu'on en écrit, toutes les civilisations nous le disent, il faut croire que la poésie aide à vivre. On a soif de se dire cela, dans la vie ordinaire qui devient intime d'emblée, dans la vie où l'on prend soin de la vie, on a faim de parler de cette nourriture qui nourrit. C'est une conversation ininterrompue, relancée, intense, tout vient, tout part : le vers, la prose, les éditeurs, les aides, les disputes ; le monde n'est jamais loin, on le désigne tout le temps, mais peut-on le décrire vraiment ? On rit aussi. On rit de tout. On parle un peu de politique (c'est accordé : il faut se battre, c'est tout, l'injustice, tout ça, bon ; ça c'est lui, il se met



Antoine Émaz
Photo Michel Durigneux

à marmotter comme ça quand il parle de politique). Sur la poésie, c'est différent, il parle beaucoup, clair et par montée. Un peu comme dans ses notes : on passe de Baudelaire aux littéralistes, de Reverdy à du Bouchet, le dernier recueil reçu, la peinture aussi — il fait sa propre histoire littéraire. Puis, il y a un échange rituel ; l'objet : tel lyrique qui se travestit en formaliste, ou tel poète qui pourrait trop romancer ses poèmes, voire les autobiographier. Il a un avis tranchant, pas tranché, il ne bougera pas vraiment, une concession amicale tout au plus, c'est un terrien, tranchant pas tranché. C'est ainsi, je crois, que tout commence chez Antoine Emaz, par la banalité du gris et le rougeoiement de la conversation. Rouge comme la terre, rouge comme le vin. On croirait une élégie de Hölderlin, mais sans élégie et sans Hölderlin. Du coup on s'ennuie moins. Ici pas de tour, un peu de folie (il en faut), on est tout de suite dans les fêlures, mais tout se déroule simplement dans une jolie demeure angevine, avec des enfants déjà grands qui passent, vous saluent aimablement, une femme sur le départ qui dit « bon, je vous laisse », sans nous voir derrière nos volutes de fumée, tandis que tout se réchauffe dans cette salle à manger, comme une pépite de charbon, nous sommes bien. Pas vous ?

Je le reconnais, la visite au poète, je veux dire au grand poète qui est un « ami » (on se tape les coudes), est un genre un peu usé : on fait son portrait, on dépeint le décor, sa manière de serrer la main, de palper l'épaule, de chatouiller quelques adversaires en passant, d'encourager le novice. On connaît la chanson. Premier contact au téléphone : Vous savez, votre œuvre est importante pour moi. — Il rit : mon « œuvre » ? Tu veux dire mon travail... le boulot, quoi ? Eh oui, le boulot : l'écrire-vivre. Alors on discute, et quand on commence à parler à ce niveau-là, il est inutile de poser, d'en imposer. Tout est là : le gars est juste, le gars écrit, ça tient, c'est un poète, un grand poète. Alors, on fait un numéro de revue. On pourrait aussi faire autre chose, partir en vacances, lire des polars, jouer avec les enfants, mais non, on a envie de faire un numéro d'*Europe* ; sur quoi ? sur le gars justement, je veux dire sur Antoine Emaz. Et tout le monde est partant, parce que c'est un poète, un grand poète.

Que trouve-t-on dans ce dossier ? D'abord l'envie de situer Antoine Emaz dans l'espace contemporain : pas vraiment lyrique, bien loin du littéralisme, pas formaliste pour un sou ; même pas la tentation d'un sonnet.

De quoi Emaz est-il donc le contemporain ? Sous forme d'entretien, Dominique Viart répond sur le « minimalisme », l'« impassible », l'« art pauvre », aborde les thèmes (la fatigue, le travail), traite de l'héritage poétique (le lyrisme, le vers, l'histoire littéraire). Puis vient l'envie de comprendre comment ça souffle dans cette poésie et pourquoi ça respire comme ça, encore un peu, jamais très loin de l'asphyxie. Dominique Rabaté observe et se calque sur le blanc, sur l'air, qui permettent le souffle. C'est près du rythme, de la voix, des gestes lyriques ou de la geste respiratoire d'Antoine Emaz : « Et quand je lis ou relis les livres d'Antoine Emaz, je fais à chaque fois cette expérience, malgré l'oppression, malgré l'étouffement qui menace, dans la progression lente des poèmes, de la possibilité qu'ils m'offrent de respirer encore. » André du Bouchet n'est jamais loin, il hante cette poésie, du moins à ses débuts. André du Bouchet écrivait justement : « *Cela est... respirer.* » Comment Antoine Emaz lit-il celui qui fut pour lui comme un premier maître ? Après avoir évoqué l'importance de Pierre Reverdy, Michel Collot traite ici du rapport à cette autre figure tutélaire : « À partir de visées communes, les deux poètes déploient des esthétiques sensiblement différentes : pour Emaz, "la question n'est pas où on va mais comment on y va". Il s'écarte de ce qui peut paraître relever chez André du Bouchet d'un certain sublime, pour cultiver une sorte de *sermo pedestris* ; et il lui arrive d'infléchir sa lecture dans le sens de ses propres choix poétiques. » Du souffle entrecoupé, nous parvenons au corps fatigué : sans doute a-t-on trop dit de la poésie d'Antoine Emaz qu'elle était au « ras » du réel. Elle se centre plutôt d'après moi sur une incarnation particulière, celle de se porter « au bout de soi » dans une fatigue de l'être qui renoue avec le réel. L'incarnation chez Antoine Emaz passe alors par la figuration des végétaux, du lichen tout particulièrement, qui livrent un dessèchement momentané de l'existence, mais aussi une persistance, une résistance pour revenir à la vie, selon les saisons du corps, les cycles d'un épuisement qui découvre une part inépuisable de soi. Sur le réel chez Antoine Emaz, Béatrice Bonhomme poursuit et considère l'ouverture d'une subjectivité non narcissique, impersonnelle dans le sentir : « Le rapport au réel, la perception subjective du réel, paradoxalement, n'amène pas un retour sur soi égocentrique, car il s'agit d'un intime qui aussitôt devient impersonnel et collectif. Le mode choisi est celui de l'impersonnalité avec la recherche d'une nouvelle sensibilité où chaque événement n'est plus rapporté à une expérience personnelle mais revécu anonymement dans l'impersonnalité d'un pur sentir. »

Apparaissent aussi des poèmes inédits d'Antoine Emaz : la « tête » qui se voit, se devine, s'efface dans une « vitre de nuit », comme un auto-portrait impossible à réaliser et qui se réalise malgré tout, entre le dehors noir et le dedans plus ou moins lumineux. La focale se perd. Plus loin, Antoine Emaz revient à travers des notes inédites, « en passant », l'air de rien, l'air de ne pas y toucher ou de ne pas y penser : « Il y a des moments où la justification s'effrite, se révèle faux-semblant sur du vide. On se retrouve nu face à la question brute, et elle brûle. Les poèmes peuvent encore travailler cela, cette limite d'être, à défaut d'inventer une façon neuve pour divertir. » Ai-je dit que ce dossier était ponctué de dessins d'artistes, d'interventions de Pierre Empatz, Djamel Meskache, Monique Tello ou Gérard Titus-Carmel ? Ai-je indiqué qu'il y avait une connivence profonde entre ces artistes et Antoine Emaz ? C'est fait.

Dans la deuxième partie du dossier, plusieurs poètes et amis s'interrogent sur le projet d'Antoine Emaz. Ludovic Degroote questionne les fondements du rapport à soi dans cette démarche, notamment le refus de l'autobiographique. À quoi renvoie un tel refus ? Dans cette faille de la représentation de soi, il interroge l'exigence d'Antoine Emaz : « par principe, on ne peut écrire au-dehors de soi ; se tenir à distance — de qui ? de quoi ? du danger d'être soi ? de la peur d'être soi ? de l'incapacité de l'être ? — refus de parler de soi, pas de se dire ». On sent le dialogue mené depuis des années, qui revient à travers ces pages. L'ordinaire traverse l'ensemble des réflexions, et Jean-Patrice Courtois livre ici une méditation sur l'articulation de la surface et de la profondeur : « Faire un poème particulier sur rien de particulier appartient à l'art d'Antoine Emaz. Que cela signifie une sorte de figure quotidienne de l'ordinaire qui ne se joue pas une fois pour toutes, là est l'enjeu d'un territoire entre surface et profondeur. La surface du temps se ride des angoisses et la profondeur absente se soutient du sol que l'ordinaire doit offrir et continuer d'offrir. » Emmanuel Laugier emboîte le pas, ou la réflexion, sur le pouvoir du regard, qui voit et s'ausculte, se montrant lui-même par l'acte poétique : « Ce préalable de jugement, sans illusion sur le rapport d'évidence, se formule ainsi [...] parce que la chose vue n'est pas la finalité du poème, mais plutôt ce qui reste de toute une opération où la vue s'interroge elle-même. » Dans ce dédoublement permanent, que reste-t-il à décrypter ? Sommes-nous véritablement face à une herméneutique du quotidien ? Gérard Titus-Carmel s'interroge sur l'« atonie » qui révèle une incorporation devenue impossible : « C'est

ainsi que nous devons comprendre cette poésie : un fort engagement de la langue dans un espace à la fois vibrant et indéchiffrable, riche de son apparente atonie, où elle risque à tout moment de s'immobiliser en (se) jouant au plus près de ce danger. Mais, en attendant, elle est lancée dans un monde où nous gardons notre corps en réserve, devenu définitivement étranger à ce qu'il en adviendra. »

Des hommages sous forme de dialogues poétiques complètent le dossier. Situait cette poésie dans les marges, Lionel Destremau examine « l'usure de l'ordinaire » dans le sang, la peau, la boue, jusqu'à livrer le « paquet de chair, sac de nœuds ». Usure et énergie malgré tout ; dans ses notes ici publiées, Antoine Emaz le rappelle par le battement singulier et étrange de la vitalité : « Être ramené au cœur de soi, à ce nœud d'angoisse / énergie illisible. » Car dans l'illisible de l'énergie, il s'agit d'« être là parmi les choses », comme le rappelle Matthieu Gosztoła dans un poème qui adhère à la matière d'Antoine Emaz et la rejoue dans une autre disposition. Albane Gellé et Djamel Meskache poursuivent les échanges avec le poète et ami. La première lui adresse une lettre pour rappeler ceci : « Tes poèmes me rendent à moi-même si je m'étais dispersée, me réveillent si je m'étais endormie, me soutiennent si je vacillais. Ils m'arrivent toujours d'une façon fulgurante, me touchant directement au corps et au cœur, à cette zone de moi qui se rappelle qu'elle sait sentir, et respirer. » Quant à Djamel Meskache, son premier éditeur, qui depuis le début reste fidèle à la démarche poétique d'Antoine Emaz, il donne ici un poème porteur de « force » où « même la proximité des braves ne rompt notre solitude au seuil ». Jean-Michel Maulpoix offre pour sa part des « Notes de la lichénée bleue » où le monde de l'un vient dialoguer avec le monde de l'autre, à partir des lichens justement ; notes anciennes augmentées de propos récents sur les arts et la poésie : « Et la poésie tout entière, même la plus ordinaire et "prosaïque", fourmille de lieux, de moments, de saisons, de *memoranda* de toutes sortes (sans compter son bestiaire et sa faune...). Elle fait monde. » Ainsi du monde d'Antoine Emaz observé par différents regards qui rassemblent leurs vues, dans un empilement hasardeux et nécessaire, un espace commun, de ceux qui se relaient dans la cuisine de la lecture, dans le cambouis de la poésie, où verdissent toujours des formules de lichens et fleurissent des glycines sur les parois blanches des pages. C'est par ce dehors qu'on revient dedans, sans plus savoir si nous sommes dedans ou dehors ; c'est là le seuil de

sa propre lecture, qui n'est jamais très loin d'une cuisine de province, en regardant une pépite de charbon rougeoyer, un monochrome derrière le poète dont la tête fume, tandis que la vie se fait incandescente et les mains noircissent près du foyer de la poésie : « Je me méfie toujours de ceux qui affirment avoir “une haute idée de...”. J'aime mieux les idées basses et les mains au charbon. Mon côté soutier. »

Antonio RODRIGUEZ